

XYZ. La revue de la nouvelle



L'allongé

Bertrand Bergeron

Numéro 58, été 1999

Bals

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4402ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (1999). L'allongé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 18–21.

L'allongé

Bertrand Bergeron

À Yves et à Serge

Tu aurais dû accepter, dire *oui* à semblable visage, ces yeux fixés sur vous, à la fois si présents et ailleurs, dire *oui, d'accord, je veux bien*, céder à ce désir de fille, au rêve de ses yeux si beaux, profonds dans le jour ouvert, et pourtant tu as dit *non*, je ne saurais pas je n'ai jamais su, ce genre de soirée, la tenue le port l'allure, mais elle avait insisté *c'est mon premier bal toutes les autres je te jure* et toi qui t'es caché derrière un refus, sans doute de peur de ne pas te montrer à la hauteur, faute d'avoir l'habitude des bals, de telle sorte que tu la sais maintenant avec un autre. Lui, a accepté. Aussi, après la vaine flânerie dans la ville, marchant dans la rue principale, seul à errer dans un monde imperméable puisque sans elle, étanche sous les lampadaires qui t'attristent parce que n'importe quoi t'attristerait, vu qu'elle, vu que tu entres dans un café, *L'allongé* ça s'appelle, un lieu étranger comme salle de bal mais à quoi bon puisque tu as dit *non*, assis à une table, seul, les autres autour se parlent sur des tons feutrés, discrets, devant ces cafés aux noms compliqués, faute d'en avoir l'habitude, quand la serveuse t'a demandé *Et pour vous, ce sera quoi ?* tu as jeté un œil à l'ardoise, aux noms bizarres de ces cafés forts, un peu intimidé par l'endroit, et pourtant tous ici, la serveuse, les inconnus aux tables, certains se chuchotent des choses qu'on devine dans n'importe quelle langue, la cliente à droite qui sourit rougit il lui a pris la main, elle n'a fait aucun geste pour la retirer se soustraire, il dit *Mélissa Mélissa*, c'est agaçant chez lui ce vocabulaire qui se limite à un prénom, alors que toi, tu songes à Judith, devrais cesser puisque *non*, tu as dit

non je n'irai pas à ce bal et te voici à une table devant un café trop fort, c'est gênant tout de même de demander de l'eau chaude afin de le diluer, sans doute cela ne se fait pas, comment savoir ? Est-ce que cet habit est assez chic pour un bal ? Tu t'imagines en plein ridicule avec un nœud papillon, la chemise raide de ceux qui s'amuse à cette heure, ils dansent, un autre tient Judith dans ses bras, un autre s'est rendu au complet sombre, le nœud papillon et la chemise raide, peut-être, alors devant ton café, sans le faire exprès, tu as entendu la fille à la table de droite, sa main que retenait le type auquel elle dit *attends, je reviens*, elle disparaît par le petit corridor, probablement celui qui conduit au cabinet de toilette, on l'ignore quand c'est la première fois qu'on pénètre dans *L'allongé*, sauf que si lui, le voisin, est resté comme toi seul à sa table, il sait. Sous peu elle reviendra lui reviendra, sa main son regard son visage rougira, sans doute Judith rougit-elle également sur la piste de danse, près de cet autre qui a consenti au nœud papillon complet foncé chemise raide, une main sur la hanche de Judith, à sentir la chaleur de Judith dans cette ambiance surchauffée des salles pour rêves de filles, des soirées où chacune se prend pour une reine et celui qui lui a donné accès à ce rêve sent sous sa main la chaleur d'une hanche, pas n'importe laquelle, celle de Judith, et toi, là, devant ce café trop fort, tes mains inutiles quand un autre avec Judith, même si tu remarques sans le chercher ce voisin de la table de droite, seul encore puisque sa copine. Et si tes yeux glissent d'une table à une autre, sans le faire exprès, une fille un gars leurs yeux se mangent, leurs mains feignent l'insouciance puis se trouvent effrontément, des regards qui servent à quelque chose puisqu'ils se font la réciproque, et toi dont les yeux errent, tu songes à l'autre gars ses mains dans cette soirée de tous les rêves tous les possibles, Judith appartenant aux meilleurs de ces possibles, aux rêves d'un pauvre égaré devant un café fort, ses yeux errent pour rien, la voisine de droite n'est pas revenue mais au moins, le voisin, lui, attend quelqu'un, chacun ici étant quelqu'un avec des répliques chuchotées, et parfois une cliente,

n'importe laquelle, elle aussi disparaît dans le corridor menant au cabinet, comment savoir, comment ne pas deviner avec le temps qui passe, les heures tournent, peut-être au bal en est-on arrivé à ces moments où les filles, ce rêve, peut-être cèdent-elles aux lèvres plutôt que de détourner le visage comme auparavant, Judith s'est-elle laissé embrasser, ç'aurait été si simple, un complet sombre et Judith ne se dérobe plus, cède ses lèvres, qui sait ? Cherche-t-elle à se rapprocher de cet autre dégoûtant, ils le sont tous du moment qu'il s'agit de Judith et qu'une autre encore, à *L'allongé*, est disparue dans le corridor, direction cabinet de toilette ? C'est différent puisque chacun, le client d'en face ou celui de la table de gauche qui donne sur la vitrine, ils se retrouvent sans Judith, c'est-à-dire seuls peut-être, mais pas dans une attente sans objet, et, à ton avis, il a eu tort, bien sûr, ce voisin de droite, celui qui s'est levé et, plutôt que de se diriger vers le corridor où quelques-unes, chacune son tour, sont disparues, direction cabinet, car s'il s'est levé, lui, le voisin de droite, il a réglé l'addition sans attendre sa compagne et, plutôt que de partir à sa recherche, il s'est dirigé vers la sortie comme si elle ne devait jamais revenir, sans nœud papillon ni complet sombre, ce n'est pas de mise devant des cafés aussi forts, il s'est levé, a réglé l'addition sans un regard vers le couloir, il a salué alentour, a ouvert la porte est sorti comme si l'attente suffisait, que sa copine exagérât, c'en est fait, va, elle n'avait qu'à ne pas le faire patienter ainsi alors que toi, s'il s'agissait de Judith, l'attente aucune attente à condition que cela mène au retour de Judith, son regard profond tel un avenir dessiné, les projets les rires les hanches et ces mots échappés, ces mots de Judith, tu imagines des aveux quand ses lèvres ses genoux peut-être, pour les projets par contre, il faudra repasser puisque tu as refusé le nœud papillon le complet sombre, tu aurais dû céder, comment deviner pour les clientes du café ? Un corridor dans lequel plusieurs sont disparues, quelques impatients ont réglé les additions, partis sans attendre le retour de leur amie, aucune de celles-ci n'étant d'ailleurs réapparue, tout cela fait insolite, pas la

moindre explication ne te venant à l'esprit lorsque, enfin, tu as quitté *L'allongé* avant les deux ou trois gars qui restaient encore, toutes les filles étant disparues une à une. Sauf qu'auparavant, simple question de curiosité, tu es passé par ce corridor, histoire de vérifier : il mène bien aux toilettes. Celle des filles celle des garçons. Tout ce silence dans ce corridor qui ne débouche sur rien, aucune issue de secours, pas la moindre fenêtre, aucune porte qui ne mène ailleurs qu'aux toilettes, c'est si étonnant quand on a refusé le nœud papillon le complet sombre la chemise et tout, si étonnant le lendemain midi de recevoir un coup de fil de Judith, rieuse enjouée drôle comme si tu avais la veille cédé à tous ses caprices, et si tu ne comprends rien à ce rendez-vous qu'elle te propose à toi, non pas au type de la veille, le nœud papillon qui l'accompagnait au bal, mais bien à toi *où tu voudras ça m'est égal*, dit-elle, *j'ai quelque chose à t'apprendre*, seulement où fixer le rendez-vous ? Sinon à *L'allongé*, comme ceux qui savent vivre et prennent des cafés forts en attendant, car tu as bien compris que sans Judith, le mystère, celui du couloir de *L'allongé*, celui que prennent les copines les compagnes les amies, presque toutes en fait. Sans Judith, cette énigme te restera à jamais fermée, mais y introduire Judith, n'est-ce pas le risque de la perdre dans un couloir qui ne ramène aucune d'elles ? Que pèse une énigme irrésolue en comparaison de Judith, sinon un risque inutile quand on la regarde, son sourire comme elle seule, vraiment, et ces jupes que, chaque année, réinvente le printemps.